

Fonds Documentaire IRD



010022591

Fonds Documentaire IRD

Cote : B\* 22591 Ex : 1



## Pour un Corpus de l'Habitat rural en Afrique occidentale

par GÉRARD BRASSEUR.

---

L'habitat en Afrique occidentale n'a donné lieu qu'à peu d'études d'ensemble, aussi étonnant que cela puisse paraître. C'est sans doute le fait de son apparente monotonie, de sa relative simplicité qui a détourné de son examen approfondi et entraîné pour conséquence qu'il n'ait été que rarement envisagé sur une base régionale.

La formule la mieux adaptée pour parvenir à une vision globale eût été l'enquête systématique qui autorise un large balayage du terrain selon une méthode uniforme, avec par conséquent des résultats homogènes. Ce système a été utilisé dès la première guerre, en prolongement vraisemblablement des études du même ordre qui étaient menées en Europe sous l'égide de l'Union géographique internationale, et la première formulation, signée de G. HARDY, a été publiée dans le *Bulletin de l'Enseignement en A. O. F.* (1) qui s'adressait surtout à un personnel d'instituteurs européens et africains.

L'habitat était proposé comme thème de réflexion en même temps que l'Islam noir, les cultes fétichistes et l'apprentissage. Trente lignes de texte ramassaient les questions exposées de façon très sobre ; on demandait aussi des plans, des croquis, des photos et des cartes postales. Trois réponses seulement, toutes trois sur le Sénégal, ont été publiées, deux en 1916, une en 1918 ; deux émanaient d'instituteurs africains, une autre d'un européen.

L'exposition coloniale de 1931 en incluant parmi la masse de ses publications un livre sur l'habitat signé d'universitaires très en vue, a certainement donné un regain d'intérêt à la question.

---

(1) N° 13, mars-avril 1914, p. 377-378.



Le plan de Monographie régionale présenté en 1932 dans le *Bulletin du Comité d'Études historiques et scientifiques de l'A. O. F.* (1) par H. LABOURET lui fait suite. Un questionnaire spécial a peut-être été adressé en même temps aux administrateurs. Quelques réponses se retrouvaient encore naguère dans les dossiers d'archives d'anciens cercles.

Une enquête plus systématique fut lancée en 1938 depuis Paris par la Présidence du Conseil, soucieuse alors de se faire une idée des conditions sociales des indigènes dans ce qu'elle appelait déjà les Territoires d'Outremer. Les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> commissions se consacrèrent à l'étude de l'habitat et soumièrent par la voie hiérarchique un questionnaire qui fut répercuté dans toutes les circonscriptions administratives. Il était demandé à leurs responsables de dresser les plans de quelques maisons, d'en décrire les structures, de dénombrer leurs habitants, d'inventorier les biens meubles, enfin de formuler quelques suggestions. Il semble bien que les réponses aient été nombreuses, mais elles émanèrent la plupart du temps des « adjoints » et ne se révélèrent pas d'une haute valeur scientifique. Vint la guerre. Aucune synthèse ne fut dégagée et beaucoup des dossiers ont été égarés, mais ici et là des traces peuvent se retrouver.

Il n'était pas inutile de reprendre la question dix ans plus tard. Et c'est ce que fit J. RICHARD-MOLARD en tant que chargé de la section de géographie de l'IFAN, après la grande opération du Répertoire des populations qui fut aussi très fructueuse, quoique assez décevante. Un questionnaire polygraphié de cinq pages (sans date précisée) (2) fut proposé vraisemblablement à tous les abonnés de la revue trimestrielle *Notes africaines* que recevaient un certain nombre de cercles et d'écoles et les « Amis de l'IFAN », association alors florissante. Il les invitait à collaborer à « une vaste synthèse sur l'habitat dans l'Ouest africain dont on est en droit de trouver étrange qu'elle n'existe pas encore, alors que c'est évidemment un sujet d'intérêt primordial ». A peu près au même moment paraissait un mémoire sous la signature d'A. TEXEIRA DA MOTA qui répondait au même souci (3). A la différence du

(1) P. 549-591 et plus spécialement p. 568-9. IV. Industries de protection, vêtements, habitation, mobilier, plan détaillé de l'habitation. L'accent est évidemment porté sur les aspects ethnologiques. Voir aussi : Inst. intern. Langues et Civilisations afric. Recommandations pour l'étude de la famille et des chefferies. Paris, s. d., 47 p. présenté par H. LABOURET ; p. 10-13 : le village, l'habitation.

(2) Publié dans les *Études dahoméennes*, n° 1, 1948, p. 92-95.

(3) A habitação indigena na Guiné portuguesa. *Bissau*, 1948. D'après les informations fournies obligeamment par le Pr. P. K. MITCHELL du Centre d'Études Africaines

Centre des Études de Bissau, l'IFAN n'eut pratiquement pas de réponse. P. PÉLISSIER succédant à J. RICHARD-MOLARD reprit aussi, mais en plus ramassé, les termes de cette enquête, sans beaucoup plus de succès.

Il n'y eut plus par la suite d'enquêtes générales par voie officielle, vu les piètres résultats obtenus et malgré le mérite qu'elles eurent de rendre les esprits sensibles à ces questions. Le nombre des chercheurs professionnels, en poste ou en mission, augmentant d'ailleurs de façon régulière, justifiait moins l'appel aux non spécialistes dont l'intérêt allait aussi s'éteindre.

On mentionnera encore les efforts faits à l'occasion des enquêtes démographiques des années 1955-1960 pour y inclure l'habitat, comme cela se fait dans les recensements des États modernes. Mais les questions devant être très simples et peu nombreuses, les notions qualitatives — et même quantitatives — qui se dégagent à l'exploitation restent floues.

Ce bref retour en arrière à propos des enquêtes a prouvé les difficultés du travail en équipe sur une base bénévole, alors même que la recherche individuelle était très florissante. Elle est cependant demeurée restreinte pour l'habitat qui n'a surtout été abordé dans les livres que comme chapitre indépendant ou partie de chapitre plus large réservé à la Géographie humaine. Encore beaucoup d'auteurs semblent-ils réticents à décrire la cellule élémentaire, ce qui leur paraîtrait banal et presque dérisoire, bien que certains ouvrages récents lui réservent cependant sa juste place — par exemple Sierra Leone in Maps, qui a fait école dans le genre Atlas, lui consacre 3 de ses 51 cartes. Il est significatif à cet égard de constater que J. RICHARD-MOLARD, pourtant bien sensibilisé à cette question, comme on vient de le voir, ne l'ait traitée qu'allusivement, par quelques photos, dans sa courte mais puissante « Afrique occidentale », alors que MORGAN & PUGH dans leur « West Africa » — ouvrage à vrai dire trois fois plus long — ont dressé une excellente synthèse occupant presque tout un chapitre (3 % de l'ouvrage), quoique encore plus tourné vers l'habitat au sens général que vers l'habitation elle-même.

On trouve également une bonne part de la littérature concernant l'habitat sous forme d'articles de périodiques, sous-produits d'études plus importantes ou aspects particuliers d'une question. Ces articles ont pu voir le jour dans de grandes revues comme le *Bul-*

---

de Birmingham, il ne semble pas qu'il y ait eu d'enquêtes similaires dans les anciennes colonies anglaises d'Afrique occidentale.

*letin du Comité d'Études historiques et scientifiques de l'A. O. F.*, relayé par le *Bulletin de l'IFAN*, mais ils sont plus généralement dispersés dans une infinité de revues, parfois très spécialisées ou à faible tirage, et leur accès, avec le temps, s'avère de moins en moins aisé. On peut en dire de même à propos d'un genre nouveau qui s'est beaucoup développé depuis ces dernières années, le document polygraphié à peu d'exemplaires, soit rapports d'administration ou de sociétés d'intervention — la terreur des documentalistes — soit mémoires de maîtrise ou thèses de 3<sup>e</sup> cycle.

Mis bout à bout, tous ces éléments forment une littérature relativement considérable. Sa valeur est bien sûr inégale. Elle comporte d'abord de multiples et inévitables redites dans la mesure où l'habitat intervient un peu comme le décor d'un ensemble, ou n'est considéré que sous son aspect pittoresque. Elle est faite aussi de pièces et de morceaux. Mais si courtes et fragmentaires soient-elles et si peu originales, ces notations resteront précieuses à condition qu'elles soient précises, qu'elles viennent en confirmer d'autres, permettant alors d'étendre le champ des typologies régionales. Elles seront à détecter d'autant plus soigneusement que des illustrations, photographies et surtout plans cotés, viendront à l'appui.

Une bonne partie de ce qui a été écrit l'a été sans méthode véritable, celle-ci consistant souvent à généraliser les observations faites au cours de voyages et de tournées, pour en dégager avant tout les aspects considérés comme typiques — et du même coup sont négligés d'autres aspects parfois vraiment fondamentaux, par exemple le point de vue technologique ou, à l'opposé, l'influence des facteurs sociaux. Tout ceci varie notablement en fonction de la tournure d'esprit particulière des auteurs et de leurs centres d'intérêt suivant qu'il s'agit d'administrateurs, d'architectes, de naturalistes, de sociologues ou de missionnaires. Chacun trouve à dire dans son domaine et la multiplicité des points de vue ne manque d'ailleurs pas d'intérêt.

La littérature a changé suivant les époques considérées. Au temps où ceux qui la faisaient se comportaient en explorateurs, la recherche du pittoresque est beaucoup plus poussée ; ils passent plus rapidement et notent des idées très générales. Cependant selon leurs dons personnels d'observation, leurs remarques pourront être souvent pertinentes. On sait la richesse de certains récits auxquels on se réfère encore très couramment et que l'on a même réédités — ainsi René CAILLIÉ. Cependant les descriptions complètes chez eux sont rares.

Plus tard, avec la colonisation qui touche la plus grande partie de l'Afrique, des fonctionnaires vont être installés dans des postes administratifs où ils séjourneront des mois et des années consécutifs ; beaucoup s'essayeront à étudier le milieu, mais davantage les coutumes que le confort matériel des individus qui ne semble pas alors poser de problèmes ; de même chez les missionnaires et certains commerçants ou colons. Progressivement s'installeront des services techniques, mais la campagne évoluera très peu, à la différence des villes et surtout des ports qui amorcent leur premier démarrage.

Enfin après la deuxième guerre mondiale, les conditions psychologiques et économiques, puis politiques vont se transformer très rapidement. Les moyens de transport s'améliorent, les matériaux nouveaux commencent à se répandre, la monétarisation s'accélère. L'habitat prend son tournant. En même temps la recherche scientifique commence à s'organiser et des chercheurs spécialisés prennent en partie la relève des bénévoles comme on l'a vu plus haut, mais les études sur l'habitat rural restent plus ou moins à la traîne parce que la modernisation passe encore pour difficilement soluble.

On pourrait, avec un certain parti pris de simplification, fixer comme dates charnières à ces trois époques, 1900 et 1950.

Malgré ses défauts et ses allures disparates, cette documentation existe et, pour la période la plus ancienne, elle a souvent pris un caractère irremplaçable auquel aucun autre procédé de recherche, fouilles archéologiques, enquêtes ethnologiques, ne parviendra jamais pleinement à se substituer.

Le moment est peut-être venu aujourd'hui de faire l'inventaire complet de cette littérature, un inventaire qui ne se limite pas aux frontières politiques ni à des périodes privilégiées, mais qui intégrerait toutes les données si modestes soient-elles.

Cet inventaire ne pourrait se contenter d'être une simple bibliographie. Il existe aujourd'hui beaucoup de bibliographies africanistes, au moins pour les sciences humaines <sup>(1)</sup>, notamment des bibliographies courantes qui recensent à peu près toute la production actuelle, alors que des efforts en certains pays ont été faits aussi dans le sens rétrospectif. Leurs index comportent généralement des mots clés : maison ou habitation, habitat, architecture,

---

(1) Voir P. BRASSEUR et J. F. MAUREL. Les sources bibliographiques de l'Afrique de l'Ouest et de l'Afrique équatoriale d'expression française. *Dakar*, Bibliothèque de l'Université de Dakar, 1970. — 88 p.

village... mais ils ne renvoient qu'aux études dont ils constituent les thèmes fondamentaux, alors que les monographies échapperont presque toujours, même si elles contiennent des renseignements précieux mais épars. Les bibliographies spécialisées ne les mentionnent pas toujours, autant dans la crainte de s'enfler démesurément qu'en raison de leur optique particulière : géographique, elles négligent l'élément architectural et vice versa ; technique, elles passeront un peu trop vite sur les aspects sociologiques, et elles opéreront ainsi une sélection qui ne sera pas forcément de nature à satisfaire tous les utilisateurs.

Mais ceux-ci, même s'ils sont à la tête de la bibliographie selon leurs vœux, où vont-ils trouver la masse disparate de textes auxquels elle renvoie ? Chacun a fait l'expérience du temps passé dans les fichiers des bibliothèques ou des centres de documentation et des courses de bibliothèque à bibliothèque dans les plus grandes villes. Rares sont les bibliothèques — même pour les plus spécialisées — dont les fonds sont vraiment complets, et les communications de documents de ville à ville et de pays à pays ne peuvent rester que l'exception, nécessairement longues et limitées en volume.

C'est donc plus qu'une bibliographie qu'il faudrait réaliser, mais un regroupement des textes eux-mêmes qui permette de juger objectivement de leur contenu, de les comparer, de garder constamment présents en mémoire leurs apports positifs, en soi et pour les utiliser dans les travaux à venir. Et l'on se plaint tout de suite à voir les avantages qu'on en tirerait, bien au-delà du fait de ne pas se livrer indéfiniment aux mêmes et fastidieuses recherches de bibliothèque.

De la masse des documents rassemblés pourraient sortir des synthèses, et ceci à tous les niveaux, depuis le niveau régional ou national où, à côté des modes généraux, se dégagent aussi des conceptions originales, jusqu'à la zone climatique ou au sous-continent. Il est bien évident qu'à chaque niveau se posent des problèmes spécifiques et que beaucoup de ces synthèses restent encore aujourd'hui à faire. Un de leurs mérites serait de déboucher d'une part sur la mise au point des typologies dont on sait le rôle dans la compréhension des problèmes, d'autre part des généralisations cartographiques, comme celle qui serait à réaliser en équipe pour l'Atlas international de l'Ouest africain (1). Or les

---

(1) Carte n° 37 du projet initial.

unes et les autres ne sont pensables qu'à partir d'une documentation complète et profondément homogénéisée.

L'inventaire ne manquerait pas non plus de mettre en évidence l'ampleur des vides, ou seulement des ombres, ce dont la meilleure des bibliographies analytiques ne parviendrait jamais à rendre pleinement compte. Or à l'heure actuelle où les transformations vont vite et où tout tend plus ou moins à s'uniformiser, il importerait que d'ultimes investigations soient menées dans le milieu traditionnel, là où les carences sont flagrantes. Elles pourraient éviter de revenir indéfiniment sur ce qui est achevé pour porter tous les efforts sur ce qui est vraiment indispensable, et sans délai.

Ceci aurait pu passer pour très utopique il y a quelques décennies, eu égard aux échecs relatés plus haut. Fort heureusement l'équipement intellectuel de tous les États africains s'est considérablement amélioré avec le développement de l'enseignement à tous les niveaux, l'accroissement du nombre des chercheurs de toutes qualifications, enseignants et enseignés, également techniciens, et la multiplication des institutions scientifiques, dont les bibliothèques, avec des facilités accrues de communication et d'échanges. On pense en particulier à la quantité de mémoires ou de thèses qui restent encore possibles, sans risque de monotonie, tant les facteurs entrant en composition sont nombreux et mobiles ; également aux études des organismes d'aménagement ou de planification.

Si donc cet inventaire apparaît nécessaire, encore faut-il qu'il soit viable. Quelle serait l'importance de la masse documentaire à traiter ? Pour le seul Mali où nous avons eu l'occasion de faire le test d'une façon approfondie, le nombre des titres s'élevait à 80 (en ne comptant pas « Comment campent les Touareg » de LHOË, ni ma propre synthèse) pour 63 auteurs, et le nombre des pages à un peu plus de 500, soit en moyenne 7 par titre. Il faudrait sans doute le multiplier par 4 pour obtenir celui de l'Afrique de l'Ouest francophone. Les États anglophones sont recensés pour environ 200 titres par PRUSSIN & LEE (1). On pourrait considérer qu'ils sont du même ordre d'importance, ce qui amènerait l'ensemble à quelque 5 000 pages, peut-être 6 000. En songeant à tous les livres et collections de périodiques que cela représente, c'est d'une véritable bibliothèque de près d'un millier de volumes qu'il s'agirait ; ramené aux extraits, ce n'est plus que de l'équivalent de quelques-

---

(1) Voir page 844.

uns. Il n'est pas question de rassembler en un point donné, sous forme de tirés à part ou de photocopies toute cette documentation. Quel centre le pourrait, qui s'en servirait, si non les seuls usagers du Centre ?

Il semble cependant que la microfiche doive apporter la solution adéquate. On sait les avantages qu'elle présente du fait de son grand potentiel d'emmagasinement d'images (32 à 64 pages par fiche  $10,5 \times 15$ ), sa solidité, sa maniabilité, sa légèreté qui permet les expéditions par simple lettre, la facilité de classement, de protection contre les agents atmosphériques, le coût relativement modique à la reproduction, tous avantages qui font vite oublier la nécessité de se servir d'un appareil de lecture et de la fatigue des yeux qui en résulte à la longue. Aussi la microfiche a-t-elle connu un grand essor ces dernières années, et elle a été adoptée chez les seuls francophones, par l'AUPELF, le CNRS, l'Organisation pour la mise en valeur du fleuve Sénégal.

Il est alors concevable que ce procédé permette de maîtriser toute la masse documentaire envisagée. Mais pour réussir, une collaboration internationale s'avère nécessaire. Une fois quelques règles communes adoptées, un partage devrait intervenir, et le plus commodément serait au niveau des États. La tâche se trouverait ainsi circonscrite autour d'une bibliothèque, en pratique de la bibliothèque universitaire ou la bibliothèque nationale dont c'est d'ailleurs une des fonctions de rechercher systématiquement tous les ouvrages concernant le pays. L'aide des grandes bibliothèques d'Europe ou d'Amérique serait également nécessaire mais des relations si étroites se sont nouées entre institutions de recherche et chercheurs des différents continents qu'il n'y a certainement pas là source de difficulté.

Ce ne sont ni les questions financières ni les questions techniques qui pourraient freiner ce projet étant donné sa modestie. Il relève de la bonne volonté de tous ceux qui y porteraient intérêt et qui, déjà versés dans la bibliographie, accepteraient d'étendre leurs efforts jusqu'à l'exécution de microfilms ou du stade ultime de la microfiche avec l'aide des bibliothèques qui conservent les ouvrages.

A l'occasion du séminaire sur l'habitat rural, organisé par l'IDEP à l'Université de Butare en 1975, un essai a été fait pour le Rwanda. Grâce au concours de l'AUPELF, une pochette de 9 fiches reproduisant 16 articles, soit en tout 183 pages de texte, a été présentée avec un texte explicitant le projet. Il conviendrait à toute personne qui serait intéressée de s'adresser à l'éditeur. Enfin précisons que la dénomination proposée a été Corpus de l'habitat rural

en Afrique intertropicale (1), qui comprend par conséquent l'Afrique de l'Ouest et pourrait être étendu aussi bien à toute l'Afrique.

\*  
\* \*

Quelques travaux récents sur l'habitat rural en Afrique occidentale dont nous donnons ci-après les analyses montrent bien la diversité des sources auxquelles il faut faire appel pour se tenir informé des recherches en la matière.

Les bibliographies rétrospectives nous y aident (I et II) (2) ; Mais où les trouve-t-on ; répondent-elles exactement à notre objectif, aussi bien spatial que disciplinaire ? Sont-elles assez complètes ? Mais où consulter tout ce matériel certainement très dispersé, parfois fort rare, à tel point que plus l'instrument de recherche s'affine, plus il semble rendre celle-ci aléatoire et nous amène à nous demander si jamais nous aurons le temps de connaître tout ce qui nous est ainsi révélé. Heureusement des synthèses sont proposées (III et IV) et elles sont absolument nécessaires pour ne plus refaire indéfiniment les mêmes travaux. Encore faudrait-il qu'elles aient pris un caractère définitif, ayant intégré totalement et de façon critique, toute la littérature qui a précédé. Le principe des renvois bibliographiques est sans doute excellent, mais ce serait beaucoup mieux si les pièces utilisées figuraient dans un dossier annexe, constitué une fois pour toutes et pour tous, et que l'on pourrait d'ailleurs enrichir en mesurant en même temps la valeur des apports. Ces synthèses se placent à tous les niveaux. Celui de l'État, bien qu'assez artificiel est sans doute le plus utile puisque susceptible d'aider les responsables politiques.

---

(1) L'idée de cette dénomination vient en partie de ceci : En France fut lancée en 1941 une enquête sur l'architecture rurale. Une quarantaine d'architectes y furent employés (entre 1942 et 1947) et ils réunirent une documentation considérable (1 700 monographies). Après de nombreuses années de sommeil, le Musée des Arts et Traditions populaires en envisage actuellement la publication sous le nom de Corpus de l'Architecture paysanne et de l'Habitat rural. Le découpage va avoir une base régionale. Un travail de synthèse est en cours qui comporte deux types de démarches :

— la mise au point d'une topologie régionale et sous-régionale débouchant sur des cartes. Seuls bien entendu ne seront retenus que les traits dominants (aspect général, matériaux de la toiture et des murs, annexes) ;

— la recherche de compléments d'ordre historique, sociologique, géographique, linguistique que n'avaient pas approfondis les études d'architectes et qui nécessitent non plus des relevés sur le terrain mais des enquêtes orales ou dans les dépôts d'archives.

Cf. aussi RAULIN H. — L'architecture rurale française. Une enquête nationale inédite (1941-1948). *Études rurales*, 1964, n° 13-14, p. 96-119.

(2) Les chiffres romains renvoient aux analyses qui suivent.

Mais la remarque vaudra aussi au niveau inférieur, lorsqu'existent des plans de développement à base régionale, et aux niveaux supérieurs quand les caractères communs s'étendent à toute une zone et rendent les comparaisons sans cesse nécessaires.

La synthèse peut s'effectuer, conjointement ou séparément, sur une autre base : la cartographie (V-VI). Les sources sont les mêmes, l'observation sur le terrain directe ou par écrit interposé, mais les exigences sont beaucoup plus grandes : les matériaux doivent être mieux calibrés, mieux classés ; l'établissement d'une typologie s'avère indispensable. C'est alors que l'on prend vraiment conscience des vides et des ombres. Et la difficulté est plus grande encore lorsque l'on veut cerner des limites. Mais l'exercice est excellent et incite à rechercher le dépassement. Il ne faut pas s'étonner que le nombre de ces synthèses soient rares, s'il n'est pas certain qu'elles soient toujours détectées par les bibliographies. Pour les cartes isolées, quelle difficulté d'ailleurs à se les procurer, ainsi pour celle que LABOURET avait dressée en 1945 de l'Afrique francophone (1) ! Aujourd'hui ce sera principalement dans les Atlas de type national (V et VI) qu'elles s'intégreront, et c'est à la place qu'elles y occuperont que nous pourrons vraiment juger si, pour un pays donné, les connaissances sont au point. La réponse sera très nuancée. Si nous voulons entreprendre la généralisation des données contenues au niveau de l'Afrique occidentale, nous éprouverons bien des difficultés, en partie parce que chaque carte reflète l'optique de son auteur, mais surtout parce que les éléments de base manquent encore passablement.

Les études que nous avons prises comme exemple ont pour beaucoup l'avantage d'avoir été publiées, et par conséquent devraient normalement se trouver dans les grandes bibliothèques ou les centres de documentation spécialisés. Toutefois plusieurs font partie d'ouvrages d'ensemble, monographies ou périodiques, et de la sorte, elles risquent de ne pas être signalées non plus dans les bibliographies (alors que des notes parfois insignifiantes mais au titre bien individualisé seront indéfiniment reprises). Les exemples suivants posent un problème tout différent puisqu'il s'agit de recherches universitaires au niveau du troisième cycle (VII-VIII-IX) mais qui n'en présentent pas moins d'intérêt. Or ces mémoires sont le plus souvent polygraphiés (VII-VIII) et connaissent une diffusion restreinte qui ne dépasse souvent pas le

---

(1) H. LABOURET, *L'habitation en Afrique occidentale et centrale, forme et matériaux ; essai de carte à l'échelle de 1/5 000 000<sup>e</sup>*, Paris, O. R. S. C., 1948.

pays d'édition. S'ils figurent dans les listes de travaux des universités, ils échappent aux bibliographies générales qui ne retiennent que les titres imprimés. Il faut donc particulièrement y veiller.

Certaines de ces thèses mûries et enrichies d'apports nouveaux, mises à jour au besoin si elles concernent l'actualité, pourraient d'ailleurs, à défaut d'être étendues au niveau d'un doctorat d'État, constituer d'excellentes publications. Un terme moyen est la publication partielle en article de revue, soit d'un résumé (IX), soit des conclusions. Et de la sorte on appréciera après lecture si l'on est suffisamment instruit ou s'il est souhaitable de se reporter à l'original.

Nous avons retenu deux thèses (VII-VIII) pour montrer l'intérêt de ne pas trop confiner les recherches *hic et nunc*. L'archéologie apporte des explications aux situations présentes, surtout dans un milieu qui n'a pas encore tout à fait répudié ses traditions et si l'on veut retrouver l'origine des techniques, c'est la voie la plus sûre. Mais celles-ci ont pu venir aussi de pays voisins, et il faut les connaître. De plus en plus nous acquérons la certitude que l'Afrique n'a pas été un champ clos, que les échanges se sont produits sur la périphérie et ont atteint le centre. Et l'on ne s'en rendra pleinement compte que par la voie comparative.

Les deux analyses suivantes se rapportent à des études qui ont trait à l'évolution. Elles permettent de conclure qu'un examen approfondi des conditions présentes, avec les héritages qu'elles portent, est indispensable avant toute tentative de transformation. Ici il sera le fait d'un sociologue (IX) ou d'un géographe, là il fera appel à une équipe interdisciplinaire (X). Et c'est très bien qu'il ne soit pas omis. Loin d'être considéré comme un sous-produit, on souhaiterait qu'il fasse figure d'apport original à la science, en même temps qu'il aurait contribué, ou essayé de contribuer à changer les conditions de vie matérielle et probablement morales des populations concernées — et peut-être des autres par voie de contagion.

Enfin nous voudrions en terminant mentionner une étude (XI) issue d'une autre partie de l'Afrique, qui s'offre comme une ample méditation sur le devenir de l'architecture africaine et une invitation au dépassement.

Exemples relevés au hasard des lectures, mais études tout de même en ordre dispersé et qui incitent à méditer le vœu formulé par un urbaniste il y a quelques années : « Il faudrait que nous puissions d'urgence faire les prospections de toute cette architecture traditionnelle africaine] dans un répertoire pour éviter sa disparition et d'autre part faire connaître à la population la valeur

intrinsèque de cette architecture par voie d'enseignement et toutes sortes de publications pour l'extérieur <sup>(1)</sup>. »

I. Secrétariat des Missions d'Urbanisme et d'Habitat. Service Documentation et Information. — L'habitat traditionnel en Afrique. Paris, 1974. — 29 cm, 39 p. polygraphiées (Bibliographies, n° 14).

Il s'agit ici seulement d'un extrait des dépouillements effectués au Secrétariat des Missions d'Urbanisme et d'Habitat. Environ 250 fiches sont ainsi présentées, classées par régions, puis à l'intérieur des régions par États ; les 4/5<sup>e</sup> sont postérieures à 1960. La sélection est très satisfaisante, presque tous les titres répondant effectivement au sujet ; elle est seulement incomplète, mais étant donné le mode d'impression employé, rien n'empêchera de faire ultérieurement des additions. Le remarquable dans cette bibliographie seulement signalétique, c'est que sont indiquées les bibliothèques où les documents sont disponibles à la consultation.

II. PRUSSIN, L & LEE, D. — Architecture in africa : An annotated Bibliography. Part I. North and West Africa. *Africana Library Journal*, IV-3 (1973), p. 2-32.

Cette bibliographie comporte quelque 850 titres, couvrant à peu près à partie égale, sauf une cinquantaine de titres très généraux, l'Afrique du Nord, élargie jusqu'à l'Égypte, et l'Afrique de l'Ouest qui déborde un peu aussi sur l'Afrique Centrale. Les fiches sont présentées selon l'ordre alphabétique des noms d'auteur. Des notes très condensées précisent dans certains cas le pays, la discipline et le contenu avec les chapitres concernant plus directement le sujet.

Ce travail a été mené avec beaucoup de soin ; il ne contient pas de titres hors sujet. Il a été fait appel aux sources bibliographiques antérieures les plus sûres et il est aussi fait renvoi à certaines autres sources d'ailleurs considérées comme épuisant la question. On sent que les auteurs ont usé personnellement de tous ces matériaux pour leurs propres recherches.

Aucune bibliographie ne peut prétendre être exhaustive, mais ici tous les titres importants ont-ils été introduits ? Ce n'est pas absolument certain quand on considère la part respective de ceux en langue anglaise et en langue française, celle-ci beaucoup moins représentée ; et c'est normal puisque les auteurs ont eu plus de difficulté à en disposer ; les francophones par contre apprécieront cette richesse d'information dans la première langue. Par ailleurs, du fait même de l'objet de cette bibliographie, une certaine sélection a été opérée qui décevra peut-être celui qui s'intéresse dans un sens plus large à l'habitat. Le spectre est déplacé vers l'art au détriment de ce qui concerne plus directement le milieu. C'est inévitable.

Enfin on discutera aussi de la nécessité de rassembler Afrique du Nord et Afrique de l'Ouest. Sans doute la coupure, comme il est dit dans l'introduction, n'est pas radicale mais, en fait, celui qui cherche des références sur l'Afrique du Nord, et même sur un seul de ses États particuliers, dédaignera ce qui a trait à l'Afrique occidentale et vice versa, et son effort en aura été

(1) M. SODOGANDJI, L'architecture traditionnelle négro-africaine, in : Colloque sur l'art, Dakar, 1967.

plus grand. Mais peut-être un index géographique est-il prévu à la suite de la deuxième partie ?

L'introduction mérite une lecture attentive pour apprécier l'étendue et les limites volontaires d'un tel travail, mais aussi pour comprendre tous les problèmes, au sens fort du mot, qui se posent chaque fois qu'un titre doit être intégré.

III. GALDI, P. L'Habitat rural au Sénégal. *Dakar*, Ministère de l'Enseignement technique et de la Formation industrielle, 1972. — 27 cm., 185 p. polygraphiées, fig.

Cette étude n'est peut-être pas arrivée à son dernier état d'achèvement, dans sa présentation qui est plutôt celle d'un rapport, dans son contenu qui n'est pas pleinement structuré et donne un peu l'impression d'un cours où les idées très générales et théoriques occupent une place trop importante. Certainement tout ce qui a été écrit sur le sujet n'a pas été résumé quoiqu'en dise l'auteur et comme le prouverait la bibliographie présentée. Mais comme telle, la matière est déjà très riche et retiendra notre attention surtout pour son essai de typologie plutôt que pour son prolongement qui est une recherche sur l'habitation sénégalaise rationnelle telle qu'on pourrait l'envisager pratiquement, en s'efforçant de concilier besoins et moyens.

Cette étude de l'habitat débute par un rappel des influences qu'il subit d'un point de vue géographique où sont pris en considération le climat, les coutumes et les matériaux. La classification retenue fait apparaître 6 groupes et à l'intérieur des types particuliers (en tout 15). Elle combine les notions de forme, de matériaux, et de durée. Sont ainsi décrits un groupe réservé aux huttes peul avec trois formes, le groupe de la case wolof également entièrement végétale, carrée à toit pyramidal, celui de la case du Fleuve, semblable mais à murs en banco, celui des constructions complexes de Casamance et du Sénégal oriental dont les murs sont aussi en banco, la forme étant rectangulaire, ronde et même hors série dans le cas de l'impluvium. A ce groupe est rattaché aussi la maison à toit en terrasse (*bili*). Avec les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> groupes, on revient à des cases rondes ou carrées dont la particularité est le matériau des murs, d'une part la terre armée, d'autre part l'emploi de la tige de mil crépie, le crinting ou le bambou tressé.

Cette classification est parfois un peu flottante comme le laisse apparaître la carte de répartition des habitations qui ne s'y rattache pas directement. Elle reste avant tout empirique et n'a rien de génétique, mais les descriptions sont particulièrement intéressantes parce qu'elles émanent d'un ingénieur qui sait observer scientifiquement, dresse des plans selon l'art et utilise les termes techniques là où ils doivent être introduits. Des évaluations très utiles sur la durabilité de la construction et sur son coût sont données aussi à l'appui de chaque type, si bien que la comparaison avec des réalisations en construction moderne, et entre différents projets d'amélioration, peut intervenir sur des bases parfaitement objectives. Il serait souhaitable que cette étude, moyennant quelques retouches de forme notamment, parvienne au niveau d'une synthèse définitive.

IV. MORGAN, W. B. & PUGH, J. C. — West Africa. *London*, Methuen, 1969. — 23 cm, 788 p.

Cette étude d'ensemble consacre une bonne partie de son chapitre sur les populations aux types d'établissements humains et à leur distribution et,

dans un très beau et difficile raccourci, elle analyse tous les éléments qui constituent l'habitat, depuis la base jusqu'au sommet de la pyramide. A la base c'est l'enclos familial, le *compound* plus ou moins vaste et qui ne se distingue pas aisément du simple hameau. Puis viennent les regroupements en villages aux formes variées et enfin la ville, centre de vie politique avec cependant encore beaucoup de caractères ruraux.

L'habitat aurait une tendance naturelle à se disperser, mais diverses raisons l'ont amené souvent à se concentrer. On trouve des exemples de dispersion aussi bien chez des populations très denses de la zone guinéenne que dans la savane, et de l'étude de chacun d'eux aucune règle générale ne semble vouloir ressortir. Pour l'agglomération, l'histoire est un élément d'explication important, mais localement les facteurs géographiques interviennent aussi. Enfin l'accroissement de la population entraîne souvent une dispersion secondaire.

L'Afrique de l'Ouest a connu aussi une certaine forme de civilisation urbaine où, aux cultivateurs, étaient associés commerçants et artisans. Beaucoup de villes, notamment du Bénin, ont chacune leur personnalité, avec fortifications, palais, marché qui témoignent de leurs fonctions particulières. Leurs tailles sont très variables et la dispersion de l'habitat est parfois telle que l'on hésite sur le caractère urbain.

Ces idées très générales s'étaient sur une série d'exemples bien choisis, que vient appuyer une excellente iconographie en plans surtout de villages et de villes, le plus souvent repris de documents anciens, notamment de BINGER, pour donner une image plus conforme de la civilisation traditionnelle et même rendre compte véritablement du passé quand il s'agit des fortifications.

Un regret pointe cependant, c'est qu'il ne soit pas traité de l'habitation en elle-même. C'est un peu l'habitude des géographes africanistes de réserver ce domaine aux ethnologues, mais ils négligent par là même à la fois un aspect économique et social important et aussi la note d'originalité qu'il apporte à l'habitat en général, et par ce fait même la place indéniabie qu'il occupe dans les paysages humains. Peut-être cela vient-il également, puisqu'il s'agit avant tout ici d'une synthèse, de l'absence ou de la dispersion de la documentation que nous ne cessons de regretter.

V. GNIELNISKI, Stefan von. — *Liberia in maps*. London, London University Press, 1972. 28,5 cm, 111 p., diagr., fig., bibliogr.

Dans la belle tradition de *Sierra Leone in Maps*, où l'on relevait les cartes commentées de D. J. SIDDLE sur les formes d'établissements ruraux et celle de M. E. HARVEY sur les types de maison rurale, ce nouvel atlas de la collection, consacré au Liberia, présente aussi un chapitre (p. 90-96) sur cette dernière question, vu son intérêt géographique et aussi culturel, est-il précisé.

La carte met en place 13 dessins perspectifs de maisons entrant en composition dans 8 types principaux de maisons et à peu près autant de groupes ethniques particuliers. Une figure spéciale regroupe quelques plans de ces types de maisons décrivant la fonction, les occupants, l'équipement, et neuf photos illustrent ces plans.

La notice apporte d'utiles précisions pour comprendre la répartition spatiale et l'évolution dans le temps. Il y a d'abord les maisons de l'intérieur de type soudanais comme dans les pays voisins : cases rondes à murs d'argile et à toit conique végétal pour abriter les individus mais aussi les familles, ou cases rectangulaires ou carrées des Kru sur pilotis, entièrement végétales,

mais dont la forme originelle était ronde. Bien des variantes régionales interviennent suivant les ethnies (plus ou moins), et de plus en plus traditionnel et moderne se mélangent.

Sur la côte les colons venus des États-Unis depuis le début du siècle dernier ont introduit des formes nouvelles et les matériaux nouveaux n'ont eu aucune peine à s'implanter suivant le progrès ; la tôle ondulée a pris une grande place non seulement pour les toits, mais aussi pour les murs.

Il s'agit d'une synthèse très brève mais très instructive, d'autant plus riche qu'elle montre un éventail particulièrement large de formes.

VI. Ministère du Plan, O.R.S.T.O.M., Institut de Géographie tropicale. — Atlas de la Côte-d'Ivoire. *Abidjan*, en cours de publication.

Avec plus de moyens, l'Atlas de la Côte-d'Ivoire présente une très belle carte au 1/2 500 000 de son peuplement rural, malheureusement encore sans commentaire, ce qui limite l'usage que l'on peut en faire.

Elle oppose par la couleur un habitat groupé en villages et un autre dispersé. L'habitat groupé se subdivise en catégories suivant que la moyenne observée est inférieure ou supérieure à 400 habitants. L'habitat dispersé fait ressortir deux types principaux : celui des soukala lobi du Nord-Est qui est traditionnel, et celui des campements permanents de la moitié Sud du pays, donc en partie lié à l'évolution économique de ces cinquante dernières années.

Deux cartes à échelle plus petite (1/4 000 000) précisent, l'une la taille moyenne des villages par canton, l'autre l'origine autochtone ou allochtone de la population des campements permanents.

Cette carte vient utilement en complément à celle de la distribution de la population par points, ceux-ci étant calibrés à 100 ou 1 000 habitants. Elle en permet une interprétation plus rigoureuse et sur une base plus régionale tout comme la carte des densités. Mais elle aurait gagné à se relier plus étroitement à cette dernière, car les deux phénomènes, concentration et densité, vont aussi plus ou moins de pair.

VII. ВАН, Thierno M. — Architecture militaire traditionnelle et poliorcétique dans le Soudan Occidental (du xvii<sup>e</sup> siècle à la fin du xix<sup>e</sup> siècle). *Paris* 1971. — 27 cm, 388 p. polygr., ill. bibliogr. Thèse de Doctorat pour le 3<sup>e</sup> cycle. Faculté des Lettres, Paris.

En quoi ce sujet peut-il être éclairant pour la compréhension de l'habitat rural ? — La réponse est exprimée dès le début : l'histoire des techniques est essentielle pour une meilleure connaissance de la vie matérielle et de l'évolution des peuples africains. Alors que l'art de la construction n'y a connu qu'une ampleur limitée, ici l'on a l'un des rares exemples d'une architecture monumentale et fonctionnelle — donc de la maîtrise d'une technique.

La zone étudiée couvre la partie malienne de la savane ouest-africaine où les maisons sont bâties en argile. La période d'insécurité qui a suivi la décadence de l'empire du Mali a amené les villages à organiser leur propre défense en s'entourant de murailles et en formant des *tata*. Les techniques sont les mêmes que pour les habitations mais elles requièrent une forte organisation collective et l'appel à des maçons spécialistes.

Une grande liberté règne dans le plan, soit pour sa dimension globale, soit pour sa forme qui utilise toutes les figures de la géométrie. La hauteur des murs est variable aussi, mais dans certains cas les aménagements défensifs

sont très complexes. Le sommet du gigantisme et de la perfection, eu égard aux moyens techniques — mais aussi l'ultime témoignage — a été atteint à Sikasso qui était, en même temps que capitale politique, citadelle et entrepôt, avec aussi, à l'abri des murailles, des terrains de culture intensive pour parer aux sièges.

On conçoit dans ces conditions que les contraintes issues de ce type de construction aient exercé une influence certaine sur la structure des villages et développé l'habileté des constructeurs. Cette recherche historique, menée à la fois au travers des archives et de la tradition orale sur le terrain, nous aide mieux à le comprendre, en même temps qu'elle explique l'usage de ces fortifications et leur destinée face au progrès technique.

VIII. ECHALLIER, J. C. — Essai sur l'habitat sédentaire traditionnel au Sahara algérien. *Paris*, Institut d'Urbanisme de l'Université de Paris, 1968. — 27 cm, 216 p. polygr.

Le sujet ne manque pas d'intérêt pour l'Afrique noire, car en vérité, où commence-t-elle, quels sont du point de vue de la géographie humaine ses rapports avec l'Afrique méditerranéenne au travers du Sahara ?

Tout de suite les mêmes questions se posent que pour le Sahel au sud du Sahara : s'agit-il de villages ou peut-on parler de villes ? Pour les habitants eux-mêmes, cette réponse s'impose souvent, mais l'examen des critères habituels, renforcé par l'enseignement des classiques arabes, n'est pas absolument concluant puisque ce caractère serait d'ordre subjectif, un certain mode de relations sociales où l'écriture, la science tiendraient une place fondamentale.

L'étude part ensuite de l'urbanisme pour envisager les formes architecturales et finir sur les techniques. Les points de rencontre avec la géographie et l'ethnologie sont nombreux, mais les descriptions et les explications prennent un poids particulier à être traités ici par le spécialiste d'une discipline aussi rigoureuse que l'architecture.

L'inventaire des modes de groupement fait apparaître la diversité des formes possibles, quoique régionalement certaines prédominent. Habitat très compact du Mزاب avec des voies de circulation couvertes, opposé à celui du Djouf où les cours intérieures prennent une grande place, comme en Afrique noire. A Ouargla, l'habitat est nettement relâché et l'on voit la façon dont il évolue du type nomade à celui sédentaire, comme cela se produit aussi chez les Songay des bords du Niger. Enfin au Sud, c'est la dispersion au travers de la palmeraie comme à Aoulef. Dans ce dernier cas, il s'agit évidemment d'habitat rural.

De cet habitat saharien ne se dégagent pas de règles précises d'urbanisme ; il n'y a pas à proprement parler d'art urbain, pas plus que dans tout l'Islam, et au milieu de constructions banales, seules tranchent les mosquées. Ceci n'empêche pas que les cités ont toutes leur personnalité au sein d'ensembles régionaux où s'opposent nettement le Sahara septentrional et le Sahara occidental.

Dans le premier cas les cités ont en commun de former des blocs compacts, mais elles ne répondent évidemment à aucun plan type, notamment en regard de l'enceinte extérieure. Au Sahara occidental, l'auteur voit une opposition plus nette entre des agglomérations qui s'accrochent aux pitons rocheux, de contours irréguliers, construites en pierres liées à l'argile, selon la tradition berbère, tandis que d'autres s'élèvent sur terrain plat, ont une enceinte en

quadrilatère et sont bâties en argile sous forme de petits éléments moulés. Elles seraient d'origine plus récente et de tradition orientale. L'auteur a d'ailleurs revu la question de plus près à propos des ruines du Touat-Gourara (1), mais sans pouvoir formuler de nouvelles conclusions qui feraient sortir du domaine des hypothèses.

Passant à l'articulation interne de l'agglomération, on relève de nombreux points de contact avec la frange sahélienne de l'Afrique de l'Ouest : existence de quartiers, modes de voirie, terrasses (comme à Tombouctou et surtout à Hombori). Même les galeries d'habitations troglodytes pourraient offrir des sujets de réflexion. La ressemblance se trouve encore au niveau de la construction où le rôle de la cour intérieure est judicieusement souligné, comme lien central autour duquel tout s'articule. On voit, dans le Souf, le nomade qui se sédentarise y planter sa tente, construire un grenier, puis progressivement des pièces d'habitation. Par endroits (Touat) les pièces n'ont pas de fonctions bien précises, la cuisine se fait dans un coin de la cour où est installé aussi le grenier. Dans le Gourara par contre il y a des chambres spécialisées suivant les saisons et des maisons à étage avec escalier intérieur, et le Mzab offre des exemples d'architecture urbaine très évoluée.

Enfin sont exposées les techniques de construction : les matériaux qui font intervenir l'argile façonnée en boules grossières ou en briques crues, et le plâtre aussi d'usage courant, plus que la pierre, leur mise en œuvre qui, très classique pour les murs et les couvertures en terrasses, retient l'attention lorsque celle-ci sont en coupoles ou en voûtes en berceau, ce qui est habituel au Sahara septentrional. Pour les études comparatives bien des détails rapportés sont susceptibles d'être retenus, tant sur le plan technique que de la décoration.

La conclusion rappelle que les facteurs matériels ne peuvent pas tout expliquer ; les influences historiques ont aussi leur importance et permettraient sans doute, connaissant leur jeu subtil, de retracer l'origine des techniques.

Cette étude s'appuie d'un bout à l'autre sur une bibliographie très complète et très sûre, et elle regroupe un bel ensemble d'illustrations précises : photos aériennes interprétées de sites (1/10 000<sup>e</sup>), de maisons (1/200<sup>e</sup>), dessins de tout premier ordre en grande partie amassés sur le terrain par l'auteur. On souhaiterait à coup sûr que ce travail, peut-être enrichi d'expériences nouvelles, et si possible de photographies, connaisse les honneurs d'une publication digne de l'intérêt qu'il représente et de l'intelligence avec laquelle il a été traité.

IX. ABELA DE LA RIVIÈRE, M. Th. — Dioliba, village modèle. Un essai d'amélioration de l'habitat rural au Mali. *Anthropos*, 1973, 1/2, p. 192-234. 6 fig.

Le projet en question a été lancé en 1962 par l'U. S. A. I. D. ; il intéresse un village Malinké très traditionnel, situé sur la rive gauche du Niger, à 45 km en amont de Bamako, donc dans la mouvance de la capitale et dans une zone où des essais de développement systématique de l'agriculture étaient entrepris.

---

(1) Villages désertés et structures agraires anciennes du Touat-Gourara (Sahara algérien). Paris, Arts et Métiers graphiques, 1972. — 143 p., 24 cm., fig.

L'étude rend compte, après avoir rappelé la situation initiale telle qu'elle se pose en termes généraux, de la création du nouveau village et du déroulement des opérations depuis 1963, puis des résultats tels qu'on pouvait les juger en 1967, avant leur achèvement.

Les villageois ont construit eux-mêmes, avec l'aide publique, leurs propres maisons en parpaings de terre stabilisée et couverture en tôle, suivant un plan standard mis au point par les initiateurs, de même que le plan d'ensemble du nouveau village.

L'enquête sociologique montre les perturbations que peut entraîner une telle entreprise du point de vue de l'organisation sociale : émiettement de la famille, affaiblissement des relations entre les femmes, atteintes à l'autorité du chef de famille...

Du point de vue matériel, les pièces sont trop petites pour le nombre de leurs habitants, plus solides, mais aussi à certains égards (la température) moins confortables. Des innovations s'avèrent absurdes comme la cuisine avec son grenier intérieur ; les adaptations aux progrès de l'agriculture (stockage accru, matériel agricole, bœufs de traits) ne trouvent pas de solution.

En définitive, cette entreprise que les villageois ont acceptée, mais sans en comprendre exactement la portée, tend à reproduire le modèle urbain en campagne. Des transformations ont dû être apportées et l'ont été généralement dans le sens d'un retour aux usages traditionnels, si bien que l'on ne peut pas dire que l'expérience soit entièrement concluante, bien que parvenue aujourd'hui à son terme avec le déplacement de tout le village — ce qui d'ailleurs n'a rien d'exceptionnel.

X. CHAMBERS R. ed. — *The Volta Resettlement Experience*. London, Pall Mall Press, 1970. — 22 cm, 286 p., ill., photo h. t.

Lorsqu'en 1964 le Ghana construisit le barrage d'Akosombo sur la Volta, il lui fallut recaser 80 000 personnes que l'inondation chassait. Cela posa de gros problèmes à ceux qui eurent la responsabilité de l'opération et qui retraçant dans cet ouvrage collectif ses péripéties.

Le chapitre 7 (pages 164 à 178), intitulé *House Design*, concerne particulièrement notre propos. Il explique comment 52 centres et 12 000 maisons ont dû être construits en deux ans avec des moyens financiers très limités. Au premier stade, les maisons ne comportaient qu'un minimum de pièces, mais étaient susceptibles d'extension ultérieure à la diligence de leurs propriétaires. Trois plans types furent retenus, dont deux en maisons individuelles et un en blocs (les plans sont reproduits). Tous les éléments étaient standardisés et préfabriqués, avec notamment des toitures en aluminium et des poteaux en béton — et le coût du transport représenta quelque 20 % du montant total.

Les critiques n'ont pas manqué quant au confort : le froid nocturne notamment, le bruit, la fumée, la protection insuffisante contre la pluie... et des orages ont d'ailleurs rapidement causé des dégâts à de nombreuses toitures. L'inachèvement des installations amena aussi la prolifération des constructions parasites tels que magasins et toilettes qui tendent à défigurer l'aspect de ces cités nouvelles.

Les promoteurs pensent donc qu'il est nécessaire de mettre au point des procédés modernes de construction économique que l'on pourrait imposer aux habitants — et c'est dans ce sens que vont les recherches de l'Université des Sciences et de Technologie de Kumasi.

XI. Hassan FATHY. — Construire avec le peuple. *Paris*, Martineau, 1970. — 22,5 cm, 310 p., 132 ill. h. t. (Bibliothèque arabe).

Construire avec le peuple — pour une architecture du Tiers-monde, comme ajoute même la bande de l'édition française — c'est tout un programme, qui n'a été que très faiblement réalisé ici, mais nous vaut un ensemble exceptionnel de réflexions sur ce qui aurait pu être et pourquoi cela n'a pas été.

C'était en Égypte en 1945. Il s'agissait de déplacer un village de 7 000 âmes (Gourna) qui s'était installé abusivement sur un site archéologique de première importance, près de Louxor. Les moyens étaient forcément limités et l'enthousiasme des habitants aussi. Hassan FATHY proposa alors d'appliquer ses idées d'une architecture populaire qui s'appuierait essentiellement sur la construction en terre, comme cela se fait ici de façon immémoriale, et sur la base coopérative qui est aussi un vieil usage de la campagne africaine.

L'unique espoir pour la construction rurale est pour lui la brique de boue, complétée par la couverture en voûtes et en coupoles. Il montre la simplicité d'emploi, le faible coût et tout le parti que l'on peut en tirer au point de vue fonctionnel tout autant que de la beauté. Ainsi un peuple pauvre peut-il prétendre conserver sa dignité sans avoir besoin de s'embarrasser de techniques étrangères très coûteuses et qui ne lui apportent pas d'avantage particulier, si ce n'est copier la ville.

Il faut faire appel largement à la tradition, chaque famille doit pouvoir construire sa maison selon ses propres besoins ; l'architecte, en s'appuyant sur un artisanat rénové, intervient pour aider, susciter les innovations ou les améliorations là où elles sont nécessaires. En étudiant les structures existantes, l'auteur reconnaît l'intérêt de la maison à cour intérieure pour la famille, de la place publique pour le groupe de familles et il propose des aménagements collectifs en accord avec les besoins réels des intéressés : marché, écoles, centre artisanal, théâtre, hammam, mosquée.

La terre nécessaire à la construction est puisée dans une fosse que l'on aménagera plus tard en lac artificiel qui, avec le parc qu'on lui adjoindra, deviendra un élément du paysage, où l'on pourra aussi se baigner sans crainte de contracter la bilharziose en raison des précautions sanitaires qui seront prises.

Cette construction ne peut être menée économiquement que dans un système coopératif, donc avec une adhésion entière de la population, et moyennant un encadrement efficace formé sur le tas. Le Gouvernement doit apporter seulement une aide technique : une mise en garde est d'ailleurs faite contre les aides publiques aux initiatives locales qui ne peuvent plus être poursuivies une fois que l'aide a cessé et développent parfois une mentalité fâcheuse.

Hélas ! cette expérience qui, selon son auteur, devait servir de test pour une régénération complète de la campagne égyptienne par la reconstruction de tous ses villages sur quarante ans, n'a pas été menée — et sporadiquement — au delà de trois années, sans permettre au nouveau Gourna d'aboutir.

Les causes de cet échec amer sont analysées avec beaucoup de hauteur de vue et ne surprennent pas. Elles ramènent à la responsabilité des autorités supérieures, soupçonneuses ; tatillonnes et parfois corrompues. Les crédits, les aides, le matériel indispensables se sont fait attendre. Les intéressés ne tenaient pas tellement non plus à être dérangés dans leur vie routinière et le sabotage de certains a précipité l'abandon du projet. C'est dommage — et plus que pour eux — parce que nous aurions peut-être eu la démonstration, en plus d'une expérimentation technique à échelle réelle de grand intérêt,

que l'on peut beaucoup avec un minimum d'argent, mais de la volonté, de l'imagination et du cœur.

XII. GUARDI, René. — Maisons africaines. L'art traditionnel de bâtir. Afrique occidentale. Paris, Bruxelles, Elsevier, Sequoia, 1974. — 30 cm, 250 p., photos noir et couleur.

Il s'agit d'un ouvrage de vulgarisation, au moins par la forme d'ailleurs d'une très grande perfection dans l'art des photos, qu'elles soient en noir ou en couleur. Mais ces photos sont en même temps très didactiques et si bon nombre essaient surtout de recréer le cadre, la plupart traitent vraiment du sujet, et accompagnent un texte simple mais plein d'intelligence.

Avec ces photos, on perçoit les techniques de construction mieux qu'au travers d'un long discours, les formes architecturales, l'agencement des cellules en fonction de la vie sociale ou des activités économiques. Quelques plans bien dessinés font aussi pénétrer dans l'intimité de la maison.

Sans doute une sélection des images a-t-elle été opérée, en fonction des régions et des thèmes. Ce sont les types d'habitat les plus surprenants et les plus photogéniques qui ont été retenus, ceux des Cameroun et Mali montagnards, les « palafittes » du Dahomey, les cases obus des Mousgoum, les châteaux-forts des Somba, les villages des Senoufo, les immenses cases en paille de certains nomades. Tout ceci ne représente qu'une toute petite partie de l'Afrique occidentale, laissant de côté l'autre partie souvent bien monotone et pleine d'inconfort.

Du point de vue thématique, l'accent est mis bien naturellement aussi sur les aspects les plus frappants, comme les greniers, les lieux de repos, les façades urbaines, les mosquées et toutes les sortes de décoration murale qui intéressent surtout l'architecture nigérienne. Le côté idyllique est trop souligné, souvent éloigné du réel.

Malgré ce parti pris, ce livre reste un bon instrument de réflexion avec aussi beaucoup de notations originales, de remarques judicieuses, un sens très aigu de l'observation. Il aura certainement le mérite de prouver à l'Afrique qui cherche sa voie pour la rénovation de son habitat traditionnel, qu'elle n'a aucun complexe à avoir, ici aussi, tant sur le plan de l'esthétique que du sens de l'adaptation au milieu.